

ple divertissement, cette entrée en matière annonce l'esprit de légèreté qui ce soir anamera le musicien. « *La main est action : elle prend, elle crée et parfois elle pense.* » (Focillon, *Eloge de la main*) il faut en effet voir les mains du pianiste arpenter le clavier : gourmandes, véloces, détendues, variant leur attaque des touches avec une infinie diversité, passant de la caresse à la percussion la plus vigoureuse — parfois dans le même accord — pour saisir combien serait vain toute distinction qui prétendrait séparer le projet esthétique du geste qui l'accomplit. L'improvisation semble, au fil du jeu, engendrer sa propre matière, propulsant l'instant dans les parages d'une durée au flux inépuisable, que le musicien coupe parfois d'un pas de danse ou d'une figure esquissée devant le piano. Musique féconde autant livrée au hasard que soumise au calcul, et qui, à chaque note, réinvente ses propres normes pour s'y plier avec une jubilation renouvelée. Lorsque le pianiste cesse de jouer, l'achèvement s'impose comme une nécessité, et pourtant rien dans la note qui précédait ne présageait l'imminence d'un dénouement... A quatre reprises le musicien reviendra sous les bravos, précipitant chaque fois un peu plus les choses jusqu'aux quelques secondes du dernier rappel, et tout sera dit. Christian Béthune.

KRONOS QUARTET

David Harrington, John Sherba (vln), Hank Dutt (alto vln), Joan Jeanrenaud (cell). Saint-Denis, 15 mars. Humide ironie du climat, il pleuvait des cordes ce soir-là et j'allais voir le Kronos Quartet... Les quatre mousquetaires à l'archet, bien qu'ayant peu à voir avec le jazz (celui qui swingue), nous concoctèrent néanmoins un menu dans l'ensemble assez appétissant. On retiendra avant tout une interprétation fort réussie de la dernière folie de John Zorn (*Cat O'nine tails*) en entrée, ou comment, par clins d'œil successifs, rendre hommage à (presque) toutes les musiques, « populaires » ou « intellectuelles ». Une formidable œuvre d'Arvo Part en plat de résistance, faites d'accords troublants, dégageant un parfum étrange comme celui d'un vieux livre qu'on n'aurait pas ouvert depuis longtemps. En dessert : une pièce de Steve Reich (*Different Trains*), maître de la musique répétitive made in Usa, où les quatre compères se mêlèrent à une bande pré-enregistrée. Très « musique contemporaine » en somme, avec aussi des plats à mon avis moins succulents, comme cette relecture de Mingus (*Better git it in your soul*), d'un coup raid et privé de son suc vital : le swing. Ou cette autre « traduction » de Jimi Hendrix (*Purple Haze*), souffrant des mêmes problèmes : l'œuvre originale, sans la voix du maître et ses coups de médiator, semble décharnée, vide d'émotion. Dommage.

Frédéric Goaty.

BITTOVA/FAJT

Iva Bittova (voc, vln), Pavel Fajt (perc). Drancy, 17 mars. Avec sa robe de cuir genre peau de bête et son cheveu court genre après la tonte, Iva Bittova a quelque chose de primitif. Rien de plus élaboré pourtant que son duo avec le percussionniste Pavel Fajt : chants plaintifs, bruitages onomatopées, parodies de langage, glutonneries, borborygmes de dessins animés (tchèques), le tout sur fond de violonades oriento-slaves (la tradition ?) et de percussions réglées au quart de poil (la modernité ?). Ces zapperies n'étaient d'ailleurs pas sans rappeler le duo Tamia-Pierre Favre, ou encore la Brésilienne Têtu Espindola

dans le cri pointu, mais avec un côté calamité fatale qui renvoie immédiatement l'auditeur à la situation politique de la Tchécoslovaquie. D'où peut-être ce succès de solidarité et de sympathie pour ces artistes venus d'un pays où un interminable hiver a succédé au célèbre printemps. Quant au jazz proprement dit, il était strictement absent de la scène. Les organisateurs de « Banlieues Bleues » peuvent donc le remercier de se montrer, une fois de plus, si accueillant. François-René Simon.

PORTAL/GISMONTI/HADEN/NENE

Portal (bcl, cl, ss, bandoneon), Egerberto Gismonti (p), Charlie Haden (b), Nené (dm, perc). Drancy, 17 mars.

Michel Portal est homme de dialogues et d'échanges. Il l'a prouvé une fois de plus à « Banlieues Bleues », dans un gymnase Auguste-Delaune rempli pour la circonstance, en accueillant une section rythmique nord et sud américaine de grande envergure. Malheureusement, si les gymnases sont parfaits pour le basket (par exemple), leur adéquation à la musique est plus délicate à mettre au point. C'est ainsi que le plus célèbre, le plus cosmopolite, le plus éclectique — mais aussi le plus inquiet — de nos souffleurs français dut se contenter d'une audience réduite de moitié par rapport au nombre de spectateurs présents, dominé qu'il était dans ses interventions par Gismonti et Nené (en volume sonore bien entendu). A partir des rangs du milieu, on n'eut plus guère droit qu'au *spectacle* Portal, ses mimiques, ses clins d'œil, ses efforts, hormis une ballade à la clarinette basse doublée d'un écho à l'effet fantomatique cette fois parfaitement perceptible. On se prit à d'autant plus regretter cet incomfort auditif que Portal entonna un *choro* brésilien tout ce qu'il y a de plus allégre, à la clarinette droite si vous plait, instrument qu'il utilise le plus souvent dans un répertoire classique. En revanche, Gismonti n'eut aucun mal à faire apprécier son style mélodico-percussif qui l'apparente à un hypothétique sinon improbable Keith Jarrett tropical. A l'exception d'un long solo dans *Baião Malandro* (du nom d'une danse populaire nordestine), on put reconnaître nombre de compositions précédemment enregistrées sous le label Ecm avec Jan Garbarek et Charlie Haden, la présence de l'excellent Nené (aux interventions d'une ponctualité et d'une verve sans défaillance) donnant à la prestation du quartette une tournure franchement enlevée. C'est pourtant le quelque peu amargri Charlie Haden qui tira selon moi et selon le rang sonore auquel j'étais placé — mais ai-je raison de me fier à ce si incertaines oreilles ? — le mieux son épingle du jeu. Non seulement il se mit en évidence par de nombreux solos (notamment dans une de ses compositions intitulées paradoxalement *Silence*), mais par la brillance et la diversité de son jeu (mélodique, en accords), par la palette également variable du son qu'il donne à — et non qu'il tire de — sa contrebasse, au gré de sa fantaisie ou du climat du morceau, il aurait été « la » vedette de la formation si cette formation ne s'était ingénier à nous montrer que « tous » pouvaient l'être. François-René Simon.

CHRIS MCGREGOR/ARCHIE SHEPP

McGregor, Ernest Mothle (dm), Tony Baroni (perc), Julian Arguelles, Steve Williamson, Talib Kibwe, Jeff Gordon, Robert Juritz (anches), Dave Deffries, Peter Segona, Claude Deppea (tp, bugle), Annie Whitehead, Fayaz Virji (tb), Santi Mnébélé (voc) + Shepp (ss, as, voc). La Courneuve, 18 mars.

Le jazz sud-africain recèle un subtil équilibre de danse et de colère, de tradition et de licence, de foisonnement et de rigueur... toute une richesse « dialectique » qui explique sans doute les séductions que cette musique des anti-dépôts exerce sur le révolutionnaire Archie Shepp. Chris McGregor dirige son petit monde avec une bonhomie de plantigrade apprivoisé, et malgré quelques défaillances de dernière minute (Talib Kibwe et Tony Baroni remplaçaient des titulaires indisponibles), l'orchestre ajuste les arrangements avec une précision d'horloger suisse. Qu'il s'exprime sur la palette des saxophones ou qu'il chante, Shepp paraît manifestement heureux de profiter du luxueux écrin offert à sa musique et de se mesurer aux solistes de la formation. Pendant tout l'après-midi alternèrent thèmes originaux de la « Confrérie du Souffle » et compositions personnelles de Shepp. Seule ombre au tableau : la durée même du concert — près de 2 h 30 sans entracte — qui nous laisse à plusieurs reprises sur une impression de déjà entendu. Confrontée à l'étirement du temps, la belle machine semble, par moments, tourner à vide ; certains arrangements finissent par se diluer, et que les solos tournent court. Les interventions vocales de Santi Mnébélé n'arrangent pas vraiment les choses, le timbre d'alto est certes intéressant et la voix contrastée parfaitement en place, mais l'inévitable caution africaine ostensiblement proclamée dans l'exotisme des costumes sent en l'occurrence la pièce rapportée. Le plus est rarement le mieux, 3/4 d'heure de moins, et l'enthousiasme se fut probablement avéré sans faille. Christian Béthune.

BRAXTON/OXLEY/ROIDINGER

Anthony Braxton (as, ts, ss, fl, cl), Adelhard Roidinger (b), Tony Oxley (dm). Aubervilliers, 23 mars.

J'ignore si la responsabilité m'en incombe ou s'il faut imputer le fait aux musiciens prenant leurs marques, mais les vingt premières minutes m'ont laissé dans un état d'attention flottante. Et puis, pour d'impondérables raisons, la musique parut s'ouvrir d'un coup, prenant une soudaine épaisseur : cette densité du propos qui ne trompe pas, faite d'un savant dosage d'aventure et de tradition. Derrière sa batterie à l'impressionnante panoplie de caisses claires et de cymbales, Tony Oxley donne une palette de rythmes foisonnant et feutrés que la basse de Roidinger, à la sonorité ronde et bien découpée, commente avec humour et rigueur sans souci des convenances. Braxton, jonglant sur les anches, entrelace de longues phrases en rupture de tonalité avec des réminiscences d'antiques connues, faisant, par exemple, sourdre en un mouvement d'une parfaite cohérence un *Just friends* venu d'on ne sait où, qui servira d'appui à de hardies variations jusqu'à diluer la trame du thème. De même, le groupe attaque un *Naima* rêveur qui progressivement se distord pour revenir quelques mesures plus loin avec une prénommée accrue. Jeu fécond d'entrelacs de commentaires et de retours où les trois hommes se plaisent à nous égarer, afin de mieux nous indiquer la voie lorsque l'imagination prise de vertige commence à se perdre. On s'est souvent ingénier à classer Braxton ici ou là : avec une incomparable aisance, le musicien déjoue au contraire tous les schémas d'école, utilisant toutes les ressources de son imposant savoir-faire pour aller son chemin et nous laisser ravis. Christian Béthune.